

A notre droite, au dessus du golfe de Stanzstadt, les sommets glacés du Wetterhorn, des deux Eiger et de la Jungfrau, superbes phares allumés aux premiers instans de la création pour en éclairer les merveilles, brillaient des premiers rayons du soleil, tandis qu'à notre gauche, les belles montagnes du canton d'Uri, encore plongées dans l'ombre matinale grandissaient elles-mêmes sous ce voile qui les enveloppait. Que vous dirai-je enfin, Madame? Nous avons parcouru tout ce théâtre d'enchantemens, et nous croyions avoir à peine quitté la rive, que nous touchions déjà à l'autre bord. Ce fut là la dernière de nos illusions et le premier de nos regrets.

Vous avez sans doute remarqué plus d'une fois, Madame, combien le champ de la réalité est triste et ingrat, en comparaison de ce riant domaine de l'imagination, où notre esprit aime à s'égarer dans les chimères qu'il enfante; et plus d'une fois sans doute, vous avez gémi de la dure nécessité qui nous force à redescendre de ces régions enchantées, peuplées d'êtres selon nos désirs, sur cette terre, où nous vivons avec nos semblables. C'est à peu près, si je ne me trompe, le même effet que l'on éprouve, quand on débarque d'un de ces beaux lacs de la Suisse, sur un rivage hérissé de rocs ou couvert de ruines qui n'attestent que la fureur des élémens ou la fureur des hommes. Le mouvement de l'onde qui vous berçait de pensées mélancoliques, la scène vaporeuse des Alpes qui vous remplissait de sensations vagues et indéfinies comme elle, tout disparaît en un moment pour faire place à l'impression souvent pénible des objets matériels; il semble, en mettant le pied sur la grève, qu'on se réveille d'un rêve agréable comme en sursaut et par un choc inattendu; toutes vos illusions vous échappent avec la vague qui vous apporta; et l'on gémit doublement, de toucher à la fois le sol et la réalité.

Telle est du moins la sensation que j'éprouvai en débarquant à Stanzstadt. Ce petit bourg, qui couvre de ses maisons éparses une baie aux contours gracieux, semble sourire à l'étranger qui y aborde. Mais ces maisons sont bâties parmi des ruines, et ces ruines ne sont pas celles que produit la vétusté. Une seule, marquée du sceau du temps, en impose par ce sacré caractère, autant qu'elle contraste avec les tristes décombres qui l'environnent. C'est la tour, bâtie en 1308, à l'époque même de l'affranchissement de la Suisse, pour éclairer les démarches de ses ennemis et pour guider les pas de ses défenseurs. Espèce de sentinelle de la liberté helvétique, elle a vieilli et succombé avec elle; et maintenant que le fanal qu'y avaient allumé des mains victorieuses, s'est éteint, comme l'antique honneur de la Suisse, cette tour, avec ses murailles nues, mais solides, avec son toit enlevé, mais avec ses fondemens inébranlables, est encore l'emblème de cette liberté, dont elle fut un monument. Elle apprend aux Suisses, que

des mœurs assises sur le roc résistent à tous les assauts, que de vertus cimentées par le temps, triomphent de toutes les invasions; elle leur rappelle les combats soutenus pour l'indépendance, et les avantages retirés de l'union; elle leur crie, d'une voix qui va toujours se fortifiant à travers les siècles; restez fermes, unis et pauvres, et vous pouvez encore être libres.

J'ai bien peur, Madame, que ces fréquens écarts où je me laisse entraîner, que ces éternels retours de ma vieille affection pour la Suisse, ne vous fatiguent, en présence même des monumens qui les produisent. Heureusement, vous avez le dessin de Villeneuve, pour vous sauver l'ennui de mes réminiscences. Eh! cependant, que pouvais-je faire de mieux, quand notre ami s'occupait à dessiner l'antique tour de Stanztadt, que de méditer de mon côté sur les leçons qui en descendent? N'est-elle pas en effet un sujet de réflexions, au moins autant qu'un sujet de paysage? et ce dessin même de Villeneuve, qui occasiona ma digression, ne doit-il pas être mon excuse? Je suis, etc.



VI^e LETTRE.

STANZ , même jour.

A la M^{me}.

La route qui conduit à Stanz n'offre plus la moindre trace de la fatale invasion de 1798. On y chemine, à l'ombre des plus beaux noyers, et sur la plus verte pelouse qui soit au monde. C'est ici surtout qu'on voit avec un intérêt toujours plus vif, combien la nature se plaît à réparer le mal que l'homme se plaît à faire à son semblable, et combien le temps lui-même aime à cicatriser les blessures qui ne sont passon ouvrage. Les cabanes incendiées ou détruites ont été rebâties plus amples, plus commodes et plus ornées qu'auparavant : heureux avantage que les chaumières ont par tout pays sur les châteaux, de sortir de leurs ruines plus promptement que ceux-ci ne sortent de leurs fondemens. Une population nouvelle s'est bien vite relevée parmi les tombeaux de ses pères. De jolies usines, ornement nouveau d'un paysage agreste, y ajoutent l'intérêt d'une industrie, qui n'a rien elle-même que de pastoral. La trace du sang répandu pour la liberté s'est effacée sans retour; il n'y a que le sou-